

André Gide

La Porte étroite



M E R C U R E D E F R A N C E

André Gide

LA PORTE ÉTROITE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite

Luc, XIII, 24

D'autres en auraient pu faire un livre ; mais l'histoire que je raconte ici, j'ai mise toute ma force à la vivre et ma vertu s'y est usée. J'écrirai donc très simplement mes souvenirs, et s'ils sont en lambeaux par endroits, je n'aurai recours à aucune invention pour les rapiécer ou les joindre ; l'effort que j'apporterais à leur arrangement gênerait le dernier plaisir que j'espère trouver à les dire.

Je n'avais pas douze ans lorsque je perdis mon père. Ma mère, que plus rien ne retenait au Havre, où mon père avait été médecin, décida de venir habiter Paris, estimant que j'y finirais mieux mes études. Elle loua, près du Luxembourg, un petit appartement, que Miss Ashburton vint occuper avec nous. Miss Flora Ashburton, qui n'avait plus de famille, avait été d'abord l'institutrice de ma mère, puis sa compagne et bientôt son amie. Je vivais auprès de ces deux femmes à l'air également doux et triste, et que je ne puis revoir qu'en deuil. Un jour, et, je pense assez longtemps après la mort de mon père, ma mère avait remplacé par un ruban mauve le ruban noir de son bonnet du matin :

« Ô maman ! m'étais-je écrié, comme cette couleur te va mal ! »

Le lendemain elle avait remis un ruban noir.

J'étais de santé délicate. La sollicitude de ma mère et de Miss Ashburton, toujours occupée à prévenir ma fatigue, si elle n'a pas fait de moi un paresseux, c'est que j'avais vraiment goûté au travail. Dès les premiers beaux jours, toutes deux se persuadèrent qu'il est temps pour moi de quitter la ville, que j'y pâlis ; vers la mi-juin, nous partons pour Fongueusemare, aux environs du Havre, où mon oncle Bucolin nous reçoit chaque été.

Dans un jardin pas très grand, pas très beau, que rien de bien particulier ne distingue de quantité d'autres jardins normands, la maison des Bucolin, blanche, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant le dernier. Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, au levant ; autant par-derrière ; elle n'en a pas sur les côtés. Les fenêtres sont à petits carreaux : quelques-uns, récemment remplacés, paraissent trop clairs parmi les vieux qui, auprès, paraissent verts et ternis. Certains ont des défauts que nos parents appellent des « bouillons » ; l'arbre qu'on regarde au travers s'en dégingande ; le facteur, en passant devant, prend une bosse brusquement.

Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs. Il forme devant la maison un pelouse assez large, ombragée, dont une allée de sable et de gravier fait le tour. De ce côté, le mur s'abaisse pour laisser voir la cour de ferme qui enveloppe le jardin et qu'une avenue de hêtres limite à la manière du pays.

Derrière la maison, au couchant, le jardin se développe plus à l'aise. Une allée riante de fleurs, devant les espaliers au midi, est abritée contre les vents de mer par un épais rideau de lauriers du Portugal et par quelques arbres. Une autre allée, long du mur du nord, disparaît sous les branches. Mes cousines l'appelaient « l'allée noire », et, passé le crépuscule du soir, ne s'y aventuraient pas volontiers. Ces deux allées mènent au potager, qui continue en contrebas le jardin, après qu'on a descendu quelques marches. Puis, de l'autre côté du mur que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis où l'avenue de hêtres, droite et de gauche, aboutit. Du perron du couchant le regard, par-dessus un bosquet retrouvant le plateau, admire la moisson qui le couvre. À l'horizon, pas très distant, l'église d'un petit village et, le soir, quand l'air est tranquille, les fumées de quelques maisons.

Chaque beau soir d'été, après dîner, nous descendions dans « le bas jardin ». Nous sortions par la petite porte secrète et gagnions un banc de l'avenue d'où l'on domine un peu la contrée ; là, près du toit de chaume d'une marnière abandonnée, mon oncle, ma mère et Miss Ashburton s'asseyaient ; devant nous, la petite vallée s'emplissait de brume et le ciel se dorait au-dessus du bois plus lointain. Puis nous nous attardions au fond du jardin déjà sombre. Nous rentrions ; nous retrouvions au salon ma tante qui ne sortait presque jamais avec nous... Pour nous, enfants, là se terminait la soirée ; mais bien souvent nous étions encore à lire dans nos chambres quand, plus tard, nous entendions monter nos parents.

Presque toutes les heures du jour que nous ne passions pas au jardin, nous le passions dans « la salle d'étude », le bureau de mon oncle où l'on avait disposé de pupitres d'écoliers. Mon cousin Robert et moi, nous travaillions côte à côte ; derrière nous, Juliette et Alissa. Alissa a deux ans de plus, Juliette un an de moins que moi. Robert est, de nous quatre, le plus jeune.

Ce ne sont pas mes premiers souvenirs que je prétends écrire ici, mais ceux-seuls qui se rapportent à cette histoire. C'est vraiment l'année de la mort de mon père que je puis dire qu'elle commence. Peut-être ma sensibilité, surexcitée par notre deuil et, sinon par mon propre chagrin, du moins par la vue du chagrin de ma mère, me prédisposait-elle à de nouvelles émotions : j'étais précocement mûri. Lorsque, cette année, nous revînmes à Fongueusemare, Juliette et Robert m'apparurent d'autant plus jeunes, mais, en revoyant Alissa, je compris brusquement

que tous deux nous avons cessé d'être enfants.

Oui, c'est bien l'année de la mort de mon père ; ce qui confirme ma mémoire, c'est une conversation de ma mère avec Miss Ashburton, sitôt après notre arrivée. J'étais inopinément entré dans la chambre où ma mère causait avec son amie ; il s'agissait de ma tante ; ma mère s'indignait qu'elle n'eût pas pris le deuil ou qu'elle l'eût déjà quitté. (Il m'est, à vrai dire, aussi impossible d'imaginer ma tante Bucolin en noir que ma mère en robe claire.) Ce jour de notre arrivée, autant qu'il m'en souvient, Lucile Bucolin portait une robe de mousseline. Miss Ashburton, conciliante comme toujours, s'efforçait de calmer ma mère ; elle arguait craintivement :

« Après tout, le blanc aussi est de deuil.

— Et vous appelez aussi “de deuil” ce châle rouge qu'elle a mis sur ses épaules ? Flora, vous me révoltez ! » s'écriait ma mère.

Je ne voyais ma tante que durant les mois de vacances et sans doute la chaleur de l'été motivait ces corsages légers et largement ouverts que je lui ai toujours connus ; mais, plus encore que l'ardente couleur des écharpes que ma tante jetait sur ses épaules nues, ce décolletage scandalisait ma mère. Lucile Bucolin était très belle. Un petit portrait d'elle que j'ai gardé me la montre telle qu'elle était alors, l'air si jeune qu'on l'eût prise pour la sœur aînée de ses filles, assise de côté, dans cette pose qui lui était coutumière : la tête inclinée sur la main gauche au petit doigt mièvrément replié vers la lèvre. Une résille à grosses mailles retient la masse de ses cheveux crépelés à demi croulés sur la nuque ; dans l'échancrure du corsage pend à un lâche collier de velours noir, un médaillon de mosaïque italienne. La ceinture de velours noir au large nœud flottant, le chapeau de paille souple à grands bords qu'au dossier de la chaise elle a suspendu par la bride, tout ajoute à son air enfantin. La main droite, tombante, tient un livre fermé.

Lucile Bucolin était créole ; elle n'avait pas connu ou avait perdu très tôt ses parents. Ma mère me raconta, plus tard, qu'abandonnée ou orpheline elle fut recueillie par le ménage du pasteur Vautier qui n'avait pas encore d'enfants et qui bientôt après quittant la Martinique, amena celle-ci au Havre où la famille Bucolin était fixée. Les Vautier et les Bucolin se fréquentèrent ; mon oncle était alors employé dans une banque à l'étranger, et ce ne fut que trois ans plus tard, lorsqu'il revint auprès des siens, qu'il vit la petite Lucile ; il s'éprit d'elle et aussitôt demanda sa main, au grand chagrin de ses parents et de ma mère. Lucile avait alors seize ans. Entretiens, M^{me} Vautier avait eu deux enfants ; elle commençait à redouter pour eux l'influence de cette sœur adoptive dont le caractère s'affirmait plus bizarrement de mois en mois ; puis les ressources du ménage étaient maigres... tout ceci, c'est ce que me dit ma mère pour m'expliquer que les Vautier aient accepté la demande.

de son frère avec joie. Ce que je suppose, au surplus, c'est que la jeune Lucile commençait à les embarrasser terriblement. Je connais assez la société du Havre pour imaginer aisément le genre d'accueil qu'on fit à cette enfant si séduisante. Le pasteur Vautier, que j'ai connu plus tard doux, circonspect et naïf à la fois, sans ressources contre l'intrigue et complètement désarmé devant le mal — l'excellent homme devait être aux abois. Quant à M^{me} Vautier, je n'en puis rien dire ; elle mourut en couches à la naissance d'un quatrième enfant, celui qui, de mon âge peu près, devait devenir plus tard mon ami.

Lucile Bucolin ne prenait que peu de part à notre vie ; elle ne descendait de sa chambre que passé le repas de midi ; elle s'allongeait aussitôt sur un sofa ou dans un hamac, demeurait étendue jusqu'au soir et ne se relevait que languissante. Elle portait parfois à son front, pourtant parfaitement mat, un mouchoir comme pour essuyer une moiteur ; c'était un mouchoir dont m'émerveillaient la finesse et l'odeur qui semblait moins un parfum de fleur que de fruit ; parfois elle tirait de sa ceinture un minuscule miroir à glissant couvercle d'argent, qui pendait à sa chaîne de montre avec divers objets ; elle se regardait, d'un doigt touchait sa lèvre, cueillait un peu de salive et s'en mouillait le coin des yeux. Souvent elle tenait un livre, mais un livre presque toujours fermé ; dans le livre, une liseuse d'écaille restait prise entre les feuillets. Lorsqu'on approchait d'elle, son regard ne se détournait pas de sa rêverie pour vous voir. Souvent, de sa main ou négligente ou fatiguée, de l'appui du sofa, d'un repli de sa jupe, le mouchoir tombait à terre, ou le livre, ou quelque fleur ou le signet. Un jour, ramassant le livre — c'est un souvenir d'enfant que je vous dis — en voyant que c'étaient des vers, je rougis.

Le soir, après dîner, Lucile Bucolin ne s'approchait pas à notre table de famille, mais, assise au piano, jouait avec complaisance de lentes mazurkas de Chopin ; parfois rompant la mesure, elle s'immobilisait sur un accord...

J'éprouvais un singulier malaise auprès de ma tante, un sentiment fait de trouble d'une sorte d'admiration et d'effroi. Peut-être un obscur instinct me prévenait contre elle ; puis je sentais qu'elle méprisait Flora Ashburton et ma mère, que Miss Ashburton la craignait et que ma mère ne l'aimait pas.

Lucile Bucolin, je voudrais ne plus vous en vouloir, oublier un instant que vous avez fait tant de mal... du moins j'essaierai de parler de vous sans colère.

Un jour de cet été — ou de l'été suivant, car dans ce décor toujours pareil, parfois

mes souvenirs superposés se confondent — j'entre au salon chercher un livre ; elle était. J'allais me retirer aussitôt ; elle qui, d'ordinaire, semble à peine me voir m'appelle :

« Pourquoi t'en vas-tu si vite ? Jérôme ! est-ce que je te fais peur ? »

Le cœur battant, je m'approche d'elle ; je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main. Elle garde ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse mon joue.

« Comme ta mère t'habille mal, mon pauvre petit !... »

Je portais alors une sorte de vareuse à grand col, que ma tante commence à chiffonner.

« Les cols marins se portent beaucoup plus ouverts ! dit-elle en faisant sauter un bouton de chemise. — Tiens ! regarde si tu n'es pas mieux ainsi ! » et, sortant son petit miroir, elle attire contre le sien mon visage, passe autour de mon cou son bras nu, descend sa main dans ma chemise entrouverte, demande en riant si je suis chatouilleux, pousse plus avant... J'eus un sursaut si brusque que ma vareuse se déchira ; le visage en feu, et tandis qu'elle s'écriait :

« Fi ! le grand sot ! » je m'enfuis ; je courus jusqu'au fond du jardin ; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l'appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce que cette femme avait touché.

Certains jours, Lucile Bucolin avait « sa crise ». Cela la prenait tout à coup et révolutionnait la maison. Miss Ashburton se hâtait d'emmener et d'occuper les enfants ; mais on ne pouvait pas, pour eux, étouffer les cris affreux qui partaient de la chambre à coucher ou du salon. Mon oncle s'affolait, on l'entendait courir dans les couloirs, cherchant des serviettes, de l'eau de Cologne, de l'éther ; le soir, à table où ma tante ne paraissait pas encore, il gardait une mine anxieuse et vieillie.

Quand la crise était à peu près passée, Lucile Bucolin appelait ses enfants auprès d'elle ; du moins Robert et Juliette ; jamais Alissa. Ces tristes jours, Alissa s'enfermait dans sa chambre, où parfois son père venait la retrouver ; car il causait souvent avec elle.

Les crises de ma tante impressionnaient beaucoup les domestiques. Un soir que la crise avait été particulièrement forte et que j'étais resté avec ma mère, consigné dans sa chambre d'où l'on percevait moins ce qui se passait au salon, nous entendîmes la cuisinière courir dans les couloirs en criant :

« Que Monsieur descende vite, la pauvre Madame est en train de mourir ! »

Mon oncle était monté dans la chambre d'Alissa ; ma mère sortit à sa rencontre

Un quart d'heure après, comme tous deux passaient sans y faire attention devant les fenêtres ouvertes de la chambre où j'étais resté, me parvint la voix de ma mère :
« Veux-tu que je te dise, mon ami : tout cela, c'est de la comédie. » Et plusieurs fois, séparant les syllabes : de la co-mé-die.

Ceci se passait vers la fin des vacances, et deux ans après notre deuil. Je ne devais plus revoir longtemps ma tante. Mais avant de parler du triste événement qui bouleversa notre famille, et d'une petite circonstance qui, précédant de peu le dénouement, réduisit en pure haine le sentiment complexe et indécis encore que j'éprouvais pour Lucile Bucolin, il est temps que je vous parle de ma cousine.

Qu'Alissa Bucolin fût jolie, c'est ce dont je ne savais m'apercevoir encore ; j'étais requis et retenu près d'elle par un charme autre que celui de la simple beauté. Sans doute, elle ressemblait beaucoup à sa mère ; mais son regard était d'expression différente que je ne m'avisai de cette ressemblance que plus tard. Je ne puis décrire un visage ; les traits m'échappent, et jusqu'à la couleur des yeux ; je ne revois que l'expression presque triste déjà de son sourire et que la ligne de ses sourcils, extraordinairement relevés au-dessus des yeux, écartés de l'œil en grand cercle. Je n'ai vu les pareils nulle part... si pourtant : dans une statuette florentine de l'époque de Dante ; et je me figure volontiers que Béatrix enfant avait des sourcils très largement arqués comme ceux-là. Ils donnaient au regard, à tout l'être, une expression d'interrogation à la fois anxieuse et confiante, — oui, d'interrogation passionnée. Tout, en elle, n'était que question et qu'attente... Je vous dirai comment cette interrogation s'empara de moi, fit ma vie.

Juliette cependant pouvait paraître plus belle ; la joie et la santé posaient sur elle leur éclat ; mais sa beauté, près de la grâce de sa sœur, semblait extérieure et se livrer à tous d'un seul coup. Quant à mon cousin Robert, rien de particulier ne le caractérisait. C'était simplement un garçon à peu près de mon âge ; je jouais avec Juliette et avec lui ; avec Alissa je causais ; elle ne se mêlait guère à nos jeux ; si loin que je replonge dans le passé, je la vois sérieuse, doucement souriante et recueillie. — De quoi causions-nous ? De quoi peuvent causer deux enfants ? Je vais bientôt tâcher de vous le dire, mais je veux d'abord et pour ne plus ensuite reparler d'elle, achever de vous raconter ce qui a trait à ma tante.

Deux ans après la mort de mon père, nous vînmes, ma mère et moi, passer les vacances de Pâques au Havre. Nous n'habitions pas chez les Bucolin qui, en ville, étaient assez étroitement logés, mais chez une sœur aînée de ma mère, dont la maison était plus vaste. Ma tante Plantier, que je n'avais que rarement l'occasion de voir, était veuve depuis longtemps ; à peine connaissais-je ses enfants, beaucoup

plus âgés que moi et de nature très différente. La « maison Plantier », comme on disait au Havre, n'était pas dans la ville même, mais à mi-hauteur de cette colline qui domine la ville et qu'on appelle « la Côte ». Les Bucolin habitaient près du quartier des affaires ; un raidillon menait assez rapidement de l'une à l'autre maison ; je le dégringolais et le regravissais plusieurs fois par jour.

Ce jour-là je déjeunai chez mon oncle. Peu de temps après le repas, il sortit ; j'y l'accompagnai jusqu'à son bureau, puis remontai à la maison Plantier chercher ma mère. Là j'appris qu'elle était sortie avec ma tante et ne rentrerait que pour dîner. Aussitôt je redescendis en ville, où il était rare que je pusse librement me promener. Je gagnai le port, qu'un brouillard de mer rendait morne ; j'errai une heure ou deux sur les quais. Brusquement le désir me saisit d'aller surprendre Alissa que pourtant je venais de quitter... Je traverse la ville en courant, sonne à la porte des Bucolin ; déjà je m'élançais dans l'escalier. La bonne qui m'a ouvert m'arrête :

« Ne montez pas, monsieur Jérôme ! ne montez pas : Madame a une crise. »

Mais je passe outre : « Ce n'est pas ma tante que je viens voir... » La chambre d'Alissa est au troisième étage. Au premier, le salon et la salle à manger ; au second, la chambre de ma tante d'où jaillissent des voix. La porte est ouverte, devant laquelle il faut passer ; un rai de lumière sort de la chambre et coupe le palier de l'escalier ; par crainte d'être vu, j'hésite un instant, me dissimule, et plein de stupeur, je vois ceci : au milieu de la chambre aux rideaux clos, mais où les bougies de deux candélabres répandent une clarté joyeuse, ma tante est couchée sur une chaise longue ; à ses pieds, Robert et Juliette ; derrière elle, un inconnu jeune homme en uniforme de lieutenant. — La présence de ces deux enfants m'apparaît aujourd'hui monstrueuse ; dans mon innocence d'alors, elle me rassura plutôt.

Ils regardent en riant l'inconnu qui répète d'une voix flûtée :

« Bucolin ! Bucolin !... Si j'avais un mouton, sûrement je l'appellerais Bucolin. »

Ma tante elle-même rit aux éclats. Je la vois tendre au jeune homme une cigarette qu'il allume et dont elle tire quelques bouffées. La cigarette tombe à terre. L'inconnu s'élançe pour la ramasser, feint de se prendre les pieds dans une écharpe, tombe à genoux devant ma tante... À la faveur de ce ridicule jeu de scène, je me glisse sans être vu.

Me voici devant la porte d'Alissa. J'attends un instant. Les rires et les éclats de voix montent de l'étage inférieur ; et peut-être ont-ils couvert le bruit que j'ai fait en frappant, car je n'entends pas de réponse. Je pousse la porte, qui cède silencieusement. La chambre est déjà si sombre que je ne distingue pas aussitôt Alissa ; elle est au chevet de son lit, à genoux, tournant le dos à la croisée d'où

tombe un jour mourant. Elle se retourne, sans se relever pourtant, quand j'approche ; elle murmure :

« Oh ! Jérôme, pourquoi reviens-tu ? »

Je me baisse pour l'embrasser ; son visage est noyé de larmes...

Cet instant décida ma vie ; je ne puis encore aujourd'hui le remémorer sans angoisse. Sans doute je ne comprenais que bien imparfaitement la cause de détresse d'Alissa, mais je sentais intensément que cette détresse était beaucoup trop forte pour cette petite âme palpitante, pour ce frêle corps tout secoué de sanglots.

Je restais debout près d'elle, qui restait agenouillée ; je ne savais rien exprimer de transport nouveau de mon cœur ; mais je pressais sa tête contre mon cœur et sur son front mes lèvres par où mon âme s'écoulait. Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie. Je m'agenouille enfin pleine de prière ; je la réfugie contre moi ; confusément je l'entends dire :

« Jérôme ! ils ne t'ont pas vu, n'est-ce pas ? Oh ! va-t'en vite ! Il ne faut pas qu'ils te voient. »

Puis plus bas encore :

« Jérôme, ne raconte à personne... mon pauvre papa ne sait rien... »

Je ne racontai donc rien à ma mère ; mais les interminables chuchoteries que ma tante Plantier tenait avec elle, l'air mystérieux, affairé et peiné de ces deux femmes le : « Mon enfant, va jouer plus loin ! » avec lequel elles me repoussaient chaque fois que je m'approchais de leurs conciliabules, tout me montrait qu'elles n'ignoraient pas complètement le secret de la maison Bucolin.

Nous n'étions pas plus tôt rentrés à Paris qu'une dépêche rappelait ma mère au Havre : ma tante venait de s'enfuir.

« Avec quelqu'un ? demandai-je à Miss Ashburton, auprès de qui ma mère m'avait laissé.

— Mon enfant, tu demanderas cela à ta mère ; moi je ne peux rien te répondre disait cette chère vieille amie, que cet événement consternait.

Deux jours après, nous partions, elle et moi, rejoindre ma mère. C'était un samedi. Je devais retrouver mes cousines le lendemain, au temple, et cela seul occupait mon esprit ; car mon esprit d'enfant attachait une grande importance à cette

sanctification de notre revoir. Après tout, je me souciais peu de ma tante, et mis un point d'honneur à ne pas questionner ma mère.

Dans la petite chapelle, il n'y avait, ce matin-là, pas grand monde. Le pasteur Vautier, sans doute intentionnellement, avait pris pour texte de sa méditation ces paroles du Christ : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.

Alissa se tenait à quelques places devant moi. Je voyais de profil son visage ; je regardais fixement, avec un tel oubli de moi qu'il me semblait que j'entendais travers elle ces mots que j'écoutais éperdument. — Mon oncle était assis à côté de ma mère et pleurait.

Le pasteur avait d'abord lu tout le verset : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la Vie, et il en est peu qui les trouvent. Puis, précisant les divisions du sujet, parlait d'abord du chemin spacieux... L'esprit perdu, et comme en rêve, je revoyais la chambre de ma tante ; je revoyais ma tante étendue, riante ; je voyais le brillant officier rire aussi... et l'idée même du rire, de la joie, se faisait blessante, outrageuse devenait comme l'odieuse exagération du péché !...

Et nombreux sont ceux qui y passent, reprenait le pasteur Vautier ; puis il peignait et je voyais une multitude parée, riant et s'avançant folâtement, formant cortège où je sentais que je ne pouvais, que je ne voulais pas trouver place, parce que chaque pas que j'eusse fait avec eux m'aurait écarté d'Alissa. — Et le pasteur ramenait le début du texte, et je voyais cette porte étroite par laquelle il fallait s'efforcer d'entrer. Je me la représentais, dans le rêve où je plongeais, comme une sorte de laminoir, où je m'introduisais avec effort, avec une douleur extraordinaire où se mêlait pourtant un avant-goût de la félicité du ciel. Et cette porte devenait encore la porte même de la chambre d'Alissa ; pour entrer je me réduisais, me vidais de tout ce qui subsistait en moi d'égoïsme... Car étroite est la voie qui conduit à la Vie, continuait le pasteur Vautier — et par-delà toute macération, toute tristesse, j'imaginai, je pressentais une autre joie, pure, mystique, séraphique et dont mon âme déjà s'assoiffait. Je l'imaginai, cette joie, comme un chant de violon à la fois strident et tendre, comme une flamme aiguë où le cœur d'Alissa et le mien s'épuisaient. Tous deux nous avançons, vêtus de ces vêtements blancs dont nous parlait l'Apocalypse, nous tenant par la main et regardant un même but... Que m'importe si ces rêves d'enfant font sourire ! je les redis sans y changer. La confusion qui peut-être y paraît n'est que dans les mots et dans les imparfaites images pour rendre un sentiment très précis.

— Il en est peu qui la trouvent, achevait le pasteur Vautier. Il expliquait comme

trouver la porte étroite... Il en est peu. — Je serais de ceux-là...

J'étais parvenu vers la fin du sermon à un tel état de tension morale que, sitôt culte fini, je m'enfuis sans chercher à voir ma cousine — par fierté, voulant démontrer mes résolutions (car j'en avais pris) à l'épreuve, et pensant la mieux mériter en m'éloignant d'elle aussitôt.

Cet enseignement austère trouvait une âme préparée, naturellement disposée au devoir, et que l'exemple de mon père et de ma mère, joint à la discipline puritaine la quelle ils avaient soumis les premiers élans de mon cœur, achevait d'incliner vers ce que j'entendais appeler : la vertu. Il m'était aussi naturel de me contraindre qu'il d'autres de s'abandonner, et cette rigueur à laquelle on m'asservissait, loin de me rebuter, me flattait. Je quêtais de l'avenir non tant le bonheur que l'effort infini pour l'atteindre, et déjà confondais bonheur et vertu. Sans doute, comme un enfant de quatorze ans, je restais encore indécis, disponible ; mais bientôt mon amour pour Alissa m'enfonça délibérément dans ce sens. Ce fut une subite illumination intérieure à la faveur de laquelle je pris conscience de moi-même : je m'apparus replié, mal éclos, plein d'attente, assez peu soucieux d'autrui, médiocrement entreprenant, et ne rêvant d'autres victoires que celles qu'on obtient sur soi-même. J'aimais l'étude ; parmi les jeux, ne m'éprenais que pour ceux qui demandent du recueillement ou effort. Avec les camarades de mon âge, je frayais peu et ne me prêtai à leurs amusements que par affection ou complaisance. Je me liai pourtant avec Abel Vautier, qui, l'an suivant, vint me rejoindre à Paris, dans ma classe. C'était un garçon gracieux, indolent, pour qui je me sentais plus d'affection que d'estime, mais avec qui du moins je pouvais parler du Havre et de Fongueusemare, vers où revolvait sans cesse ma pensée.

Quant à mon cousin Robert Bucolin, qu'on avait mis pensionnaire au même lycée que nous, mais deux classes au-dessous, je ne le retrouverais que les dimanches. Si n'avait été frère de mes cousines, auxquelles du reste il ressemblait peu, je n'aurais pris aucun plaisir à le voir.

J'étais alors tout occupé par mon amour et ce ne fut qu'éclairées par lui que ces deux amitiés prirent pour moi quelque importance. Alissa était pareille à cette perle de grand prix dont m'avait parlé l'Évangile ; j'étais celui qui vend tout ce qu'il a pour l'avoir. Si enfant que je fusse encore, ai-je tort de parler d'amour et de nommer ainsi le sentiment que j'éprouvais pour ma cousine ? Rien de ce que je connus ensuite ne me paraît mieux digne de ce nom, — et d'ailleurs, lorsque je devins d'âge à souffrir des plus précises inquiétudes de la chair, mon sentiment ne changea pas beaucoup de nature ; je ne cherchai pas plus directement à posséder celle que, tout enfant, je prétendais seulement mériter. Travail, efforts, actions pies, mystiquement j'offrais tout à Alissa, inventant un raffinement de vertu à lui laisser souvent ignorer.

ce que je n'avais fait que pour elle. Je m'enivrais ainsi d'une sorte de modestie capiteuse et m'habituais, hélas ! consultant peu ma plaisance, à ne me satisfaire de rien qui ne m'eût coûté quelque effort.

Cette émulation n'éperonnait-elle que moi ? Il ne me paraît pas qu'Alissa fût sensible et fît rien à cause de moi, ou pour moi, qui ne m'efforçais que pour elle. Tout, dans son âme sans apprêt, restait de la plus naturelle beauté. Sa vertu gardait tant d'aisance et de grâce qu'elle semblait un abandon. À cause de son sourire enfantin, la gravité de son regard était charmante ; je revois ce regard doucement, si tendrement interrogateur se lever et comprends que mon oncle a dû dans son désarroi, cherché près de sa fille aînée soutien, conseil et réconfort. Souvent, dans l'été qui suivit, je le vis causer avec elle. Son chagrin l'avait beaucoup vieilli ; il ne parlait guère aux repas, ou parfois montrait brusquement une sorte de joie de commande, plus pénible que son silence. Il restait à fumer dans son bureau jusqu'à l'heure du soir où venait le retrouver Alissa ; il se faisait prier pour sortir ; elle l'emmenait comme un enfant, dans le jardin. Tous deux, descendant l'allée aux fleurs, allaient s'asseoir dans le rond-point, près l'escalier du potager, où nous avions porté des chaises.

Un soir que je m'attardais à lire, étendu sur le gazon à l'ombre d'un des grands hêtres pourpres, séparé de l'allée aux fleurs simplement par la haie de lauriers qui empêchait les regards, point les voix, j'entendis Alissa et mon oncle. Sans doute ils venaient de parler de Robert ; mon nom fut alors prononcé par Alissa, et, comme je commençais à distinguer leurs paroles, mon oncle s'écria :

« Oh ! lui, il aimera toujours le travail. »

Écouteur malgré moi, je voulus m'en aller, tout au moins faire quelque mouvement qui leur signalât ma présence ; mais quoi ? tousser ? crier : je suis là ! vous entendez !... et ce fut bien plutôt la gêne et la timidité, que la curiosité d'en entendre davantage, qui me tinrent coi. Du reste ils ne faisaient que passer et j'n'entendais que très imparfaitement leurs propos... Mais ils avançaient lentement sans doute, comme elle avait accoutumé, Alissa, un léger panier au bras, enlevait les fleurs fanées et ramassait au pied des espaliers les fruits encore verts que les fréquents brouillards de mer faisaient choir. J'entendis sa claire voix :

« Papa, est-ce que mon oncle Palissier était un homme remarquable ? »

La voix de mon oncle était sourde et voilée ; je ne distinguai pas sa réponse. Alissa insista :

« Très remarquable, dis ? »

De nouveau trop confuse réponse ; puis Alissa de nouveau :

« Jérôme est intelligent, n'est-ce pas ? »

Comment n'eussé-je pas tendu l'oreille?... Mais non, je ne pus rien distinguer. Elle reprit :

« Est-ce que tu crois qu'il deviendra quelqu'un de remarquable ? »

Ici la voix de l'oncle se haussa :

« Mais, mon enfant, je voudrais d'abord savoir ce que tu entends par ce mot remarquable ! Mais on peut être très remarquable sans qu'il y paraisse, du moins aux yeux des hommes... très remarquable aux yeux de Dieu.

— C'est bien ainsi que je l'entends, dit Alissa.

— Et puis... est-ce qu'on peut savoir ? Il est trop jeune... Oui, certainement, promet beaucoup ; mais cela ne suffit pas pour réussir...

— Qu'est-ce qu'il faut encore ?

— Mais, mon enfant, que veux-tu que je te dise ? Il faut de la confiance, du soutien, de l'amour...

— Qu'appelles-tu du soutien ? interrompit Alissa.

— L'affection et l'estime qui m'ont manqué », répondit tristement mon oncle ; puis leur voix définitivement se perdit.

Au moment de ma prière du soir, j'eus des remords de mon indiscrétion involontaire, et me promis de m'en accuser à ma cousine. Peut-être que cette fois curiosité d'en savoir un peu plus s'y mêlait.

Aux premiers mots que je lui dis le lendemain :

« Mais Jérôme, c'est très mal d'écouter ainsi. Tu devais nous avertir ou t'en aller.

— Je t'assure que je n'écoutais pas... que j'entendais sans le vouloir... Puis vous ne faisiez que passer.

— Nous marchions lentement.

— Oui, mais je n'entendais qu'à peine. J'ai cessé de vous entendre aussitôt... Dis-moi que t'a répondu mon oncle quand tu lui as demandé ce qu'il fallait pour réussir ?

— Jérôme, dit-elle en riant, tu l'as parfaitement entendu ! Tu t'amuses à me faire redire.

— Je t'assure que je n'ai entendu que le commencement... quand il parlait de confiance et d'amour.

— Il a dit, après, qu'il fallait beaucoup d'autres choses.

— Mais toi, qu'est-ce que tu avais répondu ? » Elle devint tout à coup très grave :

« Quand il a parlé de soutien dans la vie, j'ai répondu que tu avais ta mère.

— Oh ! Alissa, tu sais bien que je ne l'aurai pas toujours... Et puis ce n'est pas la même chose... »

Elle baissa le front :

« C'est aussi ce qu'il m'a répondu. »

Je lui pris la main en tremblant.

« Tout ce que je serai plus tard, c'est pour toi que je le veux être.

— Mais, Jérôme, moi aussi je peux te quitter. »

Mon âme entraînait dans mes paroles :

« Moi, je ne te quitterai jamais. »

Elle haussa un peu les épaules :

« N'es-tu pas assez fort pour marcher seul ? C'est tout seul que chacun de nous

doit gagner Dieu.

— Mais c'est toi qui me montres la route.

— Pourquoi veux-tu chercher un autre guide que le Christ ?... Crois-tu que nous soyons jamais plus près l'un de l'autre que lorsque, chacun de nous deux oubliant l'autre, nous prions Dieu ?

— Oui, de nous réunir, interrompis-je ; c'est ce que je lui demande chaque matin et chaque soir.

— Est-ce que tu ne comprends pas ce que peut être la communion en Dieu ?

— Je la comprends de tout mon cœur : c'est se retrouver éperdument dans une même chose adorée. Il me semble que c'est précisément pour te retrouver que j'adore ce que je sais que tu adores aussi.

— Ton adoration n'est point pure.

— Ne m'en demande pas trop. Je ferais fi du ciel si je ne devais pas t'y retrouver. »

Elle mit un doigt sur ses lèvres et un peu solennellement :

« Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. »

En transcrivant nos paroles, je sens bien qu'elles paraîtront peu enfantines à ceux qui ne savent pas combien sont volontiers graves les propos de certains enfants. Qu'y puis-je ? Chercherai-je à les excuser ? Pas plus que je ne veux les farder pour les faire paraître plus naturelles.

Nous nous étions procuré les Évangiles dans le texte de la Vulgate et en savions par cœur de longs passages. Sous prétexte d'aider son frère, Alissa avait appris avec moi le latin ; mais plutôt, je suppose, pour continuer de me suivre dans mes lectures. Et, certes, à peine osais-je prendre goût à une étude où je savais qu'elle ne m'accompagnerait pas. Si cela m'empêcha parfois, ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, en arrêtant l'élan de mon esprit ; au contraire, il me semblait qu'elle m'y précédât partout librement. Mais mon esprit choisissait ses voies selon elle, et ce qui nous occupait alors, ce que nous appelions : pensée, n'était souvent qu'un prétexte à quelque communion plus savante qu'un déguisement du sentiment, qu'un revêtement de l'amour.

Ma mère avait pu s'inquiéter d'abord d'un sentiment dont elle ne mesurait pas

encore la profondeur ; mais, à présent qu'elle sentait ses forces décliner, elle aimait à nous réunir dans un même embrassement maternel. La maladie de cœur dont elle souffrait depuis longtemps lui causait de plus en plus fréquents malaises. Au cours d'une crise particulièrement forte, elle me fit approcher d'elle :

« Mon pauvre petit, tu vois que je vieillis beaucoup, me dit-elle ; un jour je te laisserai brusquement. »

Elle se tut, très oppressée. Irrésistiblement, alors je m'écriai, ce qu'il semblait qu'elle attendait que je lui dise :

« Maman..., tu sais que je veux épouser Alissa. » Et ma phrase faisait suite sans doute à ses plus intimes pensées, car elle reprit aussitôt :

« Oui, c'est de cela que je voulais te parler, mon Jérôme.

— Maman ! dis-je en sanglotant : tu crois qu'elle m'aime, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant. » Elle répéta plusieurs fois tendrement : « Oui, mon enfant. Elle parlait péniblement. Elle ajouta : « Il faut laisser faire au Seigneur. » Puis, comme j'étais incliné près d'elle, elle posa sa main sur ma tête, dit encore :

« Que Dieu vous garde, mes enfants ! Que Dieu vous garde tous les deux ! » puis tomba dans une sorte d'assoupissement dont je ne cherchai pas à la tirer.

Cette conversation ne fut jamais reprise ; le lendemain, ma mère se sentit mieux et je repartis pour mes cours, et le silence se referma sur cette demi-confiance. D'ailleurs, le reste, qu'eussé-je appris davantage ? Qu'Alissa m'aimât, je n'en pouvais douter un instant. Et quand je l'eusse fait jusqu'alors, le doute eût disparu pour jamais de mon cœur lors du triste événement qui suivit.

Ma mère s'éteignit très doucement un soir, entre Miss Ashburton et moi. La dernière crise qui l'enleva ne semblait d'abord pas plus forte que les précédentes ; elle ne prit un caractère alarmant que vers la fin, avant laquelle aucun de nos parents n'eut le temps d'accourir. C'est près de la vieille amie de ma mère que je restai à veiller la chère morte la première nuit. J'aimais profondément ma mère et m'étonnais malgré mes larmes de ne point sentir en moi de tristesse ; lorsque je pleurais, c'était en m'apitoyant sur Miss Ashburton, qui voyait son amie, plus jeune qu'elle de beaucoup d'années, la précéder ainsi devant Dieu. Mais la secrète pensée que ce deuil allait précipiter vers moi ma cousine dominait immensément mon chagrin.

Le lendemain, arriva mon oncle. Il me tendit une lettre de sa fille qui ne vint, avec ma tante Plantier, que le jour suivant :

... Jérôme, mon ami, mon frère, y disait-elle..., combien je me déssole de n'avoir pu lui dire avant sa mort les quelques mots qui lui eussent donné ce grand

contentement qu'elle attendait. À présent, qu'elle me pardonne ! et que Dieu se nous guide tous deux désormais ! Adieu, mon pauvre ami. Je suis, plus tendrement que jamais, ton Alissa.

Qu'eût pu signifier cette lettre ? Quels étaient donc ces mots qu'elle se désolait de n'avoir pas prononcés, sinon ceux par lesquels elle eût engagé notre avenir ? J'étais si jeune encore que je n'osais pourtant demander aussitôt sa main. Du reste, avais-je besoin de sa promesse ? N'étions-nous pas déjà comme fiancés ? Notre amour n'était plus un secret pour nos proches ; mon oncle, pas plus que ma mère, n'apportait d'obstacles ; au contraire, il me traitait déjà comme son fils.

Les vacances de Pâques, qui vinrent quelques jours après, je les passai au Havre, logeant chez ma tante Plantier, et prenant presque tous mes repas chez mon oncle Bucolin.

Ma tante Félicie Plantier était la meilleure des femmes, mais ni mes cousines ni moi n'avions avec elle une grande intimité. Un affairément continu l'essoufflait ; ses gestes étaient sans douceur, sa voix était sans mélodie ; elle nous bousculait de ses caresses, prise, à n'importe quel moment du jour, d'un besoin d'effusion où son affection pour nous débordait. Mon oncle Bucolin l'aimait beaucoup, mais rien qu'à l'entendre son de sa voix, lorsqu'il lui parlait, il nous était aisé de sentir combien il avait préféré ma mère.

« Mon pauvre enfant, commença-t-elle un soir, je ne sais ce que tu as l'intention de faire cet été, mais j'attendrai de connaître tes projets avant de décider de ce que je ferai moi-même ; si je peux t'être utile... »

— Je n'y ai pas encore beaucoup pensé, lui répondis-je. Peut-être essaierai-je de voyager. »

Elle reprit :

« Tu sais que, chez moi comme à Fongueusemare, tu seras toujours le bienvenu. Tu feras plaisir à ton oncle et à Juliette en allant là-bas... »

— Vous voulez dire à Alissa.

— C'est vrai ! Pardon... Croirais-tu que je m'étais figuré que c'était Juliette que tu aimais ! jusqu'à ce que ton oncle m'eût parlé... il n'y a pas un mois... Tu sais, moi, j'aimais bien, mais je ne vous connais pas beaucoup ; j'ai si peu l'occasion de vous voir !... et puis je ne suis guère observatrice ; je n'ai pas le temps de m'arrêter à regarder ce qui ne me regarde pas. C'est toujours avec Juliette que je t'avais vu jouer... j'avais pensé... elle est si jolie, si gaie.

— Oui, je joue encore volontiers avec elle ; mais c'est Alissa que j'aime...

— Très bien ! très bien, libre à toi... moi, tu sais, autant te dire que je ne la connais pas ; elle parle moins que sa sœur ; je pense que, si tu l'as choisie, tu as eu quelque bonne raison pour cela.

— Mais, ma tante, je n'ai pas choisi de l'aimer et je ne me suis jamais demandé quelles raisons j'avais de...

— Ne te fâche pas, Jérôme ; moi je te parle sans malice... Tu m'as fait oublier ce que je voulais te dire... Ah ! voici : Je pense, bien entendu, que tout cela finira par un mariage ; mais, à cause de ton deuil, tu ne peux pas te fiancer déjà, décemment... et puis, tu es encore bien jeune... J'ai pensé que ta présence à Fongueusemare, présent que tu y serais sans ta mère, pourrait être mal vue...

— Mais, ma tante, c'est précisément pour cela que je parlais de voyager.

— Oui. Eh bien, mon enfant, j'ai pensé que ma présence à moi pourrait faciliter les choses et je me suis arrangée de manière à être libre une partie de l'été.

— Pour peu que je l'en eusse priée, Miss Ashburton serait venue volontiers.

— Je sais déjà qu'elle viendra. Mais cela ne suffit pas ! J'irai également... Oh ! j'ai n'ai pas la prétention de remplacer ta pauvre mère, ajouta-t-elle, en sanglotant subitement ; — mais je m'occuperai du ménage... et enfin ni toi, ni ton oncle, ni Alissa n'aurez à vous sentir gênés. »

Ma tante Félicie s'abusait sur l'efficacité de sa présence. À vrai dire, nous nous fûmes gênés que par elle. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle s'installa, dès juillet, à Fongueusemare, où Miss Ashburton et moi ne tardâmes pas à la rejoindre. Sous prétexte d'aider Alissa dans les soins de la maison, elle emplissait cette maison d'une tranquillité d'une rumeur continue. L'empressement qu'elle mettait à nous être agréable et, comme elle disait, à « faciliter les choses », était si épais que nous restions le plus souvent, Alissa et moi, contraints et quasi muets devant elle. Elle dut nous trouver bien froids... — Et quand nous ne nous serions pas tus, aurait-elle pu comprendre la nature de notre amour ? — Le caractère de Juliette, par contre, s'accommodait assez de cette exubérance ; et peut-être quelque ressentiment gênait-il mon affection pour ma tante, à la voir manifester pour la cadette de ses nièces une prédilection très marquée.

Un matin, après l'arrivée du courrier, elle me fit venir :

« Mon pauvre Jérôme, je suis absolument désolée ; ma fille est souffrante et m'appelle ; je vais être forcée de vous quitter... »

Gonflé d'inutiles scrupules, j'allai trouver mon oncle, ne sachant plus si j'oserais rester à Fongueusemare après le départ de ma tante. Mais dès les premiers mots :

« Qu'est-ce que ma pauvre sœur vient encore imaginer pour compliquer les choses les plus naturelles ? Eh ! pourquoi nous quitterais-tu, Jérôme ? s'écria-t-elle. N'es-tu pas déjà presque mon enfant ? »

Ma tante n'était guère restée à Fongueusemare que quinze jours. Dès qu'elle fut partie, la maison put se recueillir ; cette sérénité de nouveau l'habita qui ressemblait beaucoup au bonheur. Mon deuil n'avait pas assombri, mais comme aggravé notre amour. Une vie au monotone cours commença où, comme en un milieu très sonore, le moindre mouvement de nos cœurs s'entendait.

Quelques jours après le départ de ma tante, un soir, à table, nous parlâmes d'elle — je me souviens :

« Quelle agitation ! disons-nous. Se peut-il que les flots de la vie ne laissent pas plus de répit à son âme ? Belle apparence de l'amour, que devient ici ton reflet ? ». Car nous nous souvenions du mot de Goethe qui, parlant de Mme de Stein, écrivait : « Il serait beau de voir se réfléchir le monde dans cette âme. » Et nous établissions aussitôt je ne sais quelle hiérarchie, estimant au plus haut les facultés contemplatives. Mon oncle, qui s'était tu jusqu'alors, nous reprit en souriant tristement :

« Mes enfants, dit-il, même brisée, Dieu reconnaîtra son image. Gardons-nous de juger les hommes d'après un seul moment de leur vie. Tout ce qui vous déplaît en ma pauvre sœur, elle le doit à des événements que je connais trop pour pouvoir critiquer aussi sévèrement que vous faites. Il n'y a pas de qualité si plaisante de jeunesse qui ne puisse, à vieillir, se gâter. Ce que vous appelez : agitation, chez Félicie, n'était d'abord qu'élan charmant, prime-saut, abandon à l'instant et grâce. Nous n'étions pas bien différents, je vous assure, de ce que vous paraissez aujourd'hui. J'étais assez pareil à toi, Jérôme ; plus peut-être que je ne le sais. Félicie ressemblait beaucoup à ce qu'est à présent Juliette... oui, physiquement même — brusquement je la retrouve, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, dans certains éclats de ta voix ; elle avait ton sourire — et ce geste, qu'elle a bientôt perdu, de rester comme toi, parfois, sans rien faire, assise, les coudes en avant, le front buté dans les doigts croisés de ses mains. »

Miss Ashburton se tourna vers moi, et presque à voix basse :

« Ta mère, c'est Alissa qui la rappelle. »

L'été, cette année, fut splendide. Tout semblait pénétré d'azur. Notre ferveur triomphait du mal, de la mort ; l'ombre reculait devant nous. Chaque matin j'étais éveillé par ma joie ; je me levais dès l'aurore, à la rencontre du jour m'élançais. Quand je rêve à ce temps, je le revois plein de rosée. Juliette, plus matinale que sa sœur qui prolongeait très tard ses veillées, descendait avec moi dans le jardin. Entre sa sœur et moi elle se faisait messagère ; je lui racontais interminablement notre amour et elle ne semblait pas se lasser de m'entendre. Je lui disais ce que je n'osais dire à Alissa devant qui, par excès d'amour, je devenais craintif et contraint. Alissa semblait se prêter à ce jeu, s'amuser que je parlasse si gaiement à sa sœur, ignorant ou feignant d'ignorer qu'au demeurant nous ne parlions que d'elle.

Ô feinte exquise de l'amour, de l'excès même de l'amour, par quel secret chemin tu nous menas du rire aux pleurs et de la plus naïve joie à l'existence de la vertu !

L'été fuyait si pur, si lisse que, de ses glissantes journées, ma mémoire aujourd'hui ne peut presque rien retenir. Les seuls événements étaient des conversations, des lectures...

« J'ai fait un triste rêve, me dit Alissa, au matin de mes derniers jours de vacances. Je vivais et tu étais mort. Non ; je ne te voyais pas mourir. Simplement il y avait ceci : tu étais mort. C'était affreux ; c'est tellement impossible que j'obtenais que simplement tu sois absent. Nous étions séparés et je sentais qu'il y avait moyen de te rejoindre ; je cherchais comment, et, pour y arriver, j'ai fait un tel effort que ce rêve m'a réveillée.

« Ce matin, je crois que je restais sous l'impression de ce rêve ; c'était comme si je le continuais. Il me semblait encore que j'étais séparée de toi, que j'allais rester séparée de toi longtemps, longtemps — et très bas elle ajouta : toute ma vie — et que toute la vie il faudrait faire un grand effort...

— Pourquoi ?

— Chacun, un grand effort pour nous rejoindre. »

Je ne prenais pas au sérieux ou craignais de prendre au sérieux ses paroles. Comme pour y protester, mon cœur battant beaucoup, dans un soudain courage, je lui dis :

« Eh bien, moi, ce matin, j'ai rêvé que j'allais t'épouser si fort que rien, rien ne pourrait nous séparer — que la mort.

— Tu crois que la mort peut séparer ? reprit-elle.

— Je veux dire...

— Je pense qu'elle peut rapprocher, au contraire... oui, rapprocher ce qui a été séparé pendant la vie. »

Tout cela entraînait en nous si avant que j'entends encore jusqu'à l'intonation de nos

paroles. Pourtant je ne compris toute leur gravité que plus tard.

L'été fuyait. Déjà la plupart des champs étaient vides, où la vue plus inespérément s'étendait. La veille, non, l'avant-veille de mon départ, au soir, j descendais avec Juliette vers le bosquet du bas-jardin.

« Qu'est-ce que tu récitais hier à Alissa ? me dit-elle.

— Quand donc ?

— Sur le banc de la marnière, quand nous vous avons laissés derrière nous...

— Ah !... quelques vers de Baudelaire, je crois...

— Lesquels ? Tu ne veux pas me le dire.

— Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ; commençai-je d'asse mauvaise grâce ; mais elle, m'interrompant aussitôt, continua d'une voix tremblante et changée :

— Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !

— Eh quoi ! tu les connais ? m'écriai-je, extrêmement surpris. Je croyais que tu n'aimais pas les vers...

— Pourquoi donc ? Est-ce parce que tu ne m'en récites pas ? dit-elle en riant, mais un peu contrainte... Par moments tu sembles me croire complètement stupide.

— On peut être très intelligent et n'aimer pas les vers. Jamais je ne t'en ai entendu dire ou tu ne m'as demandé d'en réciter.

— Parce qu'Alissa s'en charge... » Elle se tut quelques instants, puis brusquement :

« C'est après-demain que tu pars ?

— Il le faut bien.

— Qu'est-ce que tu vas faire cet hiver ?

— Ma première année de Normale.

— Quand penses-tu épouser Alissa ?

— Pas avant mon service militaire. Pas même avant de savoir un peu mieux ce que je veux faire ensuite.

— Tu ne le sais donc pas encore ?

— Je ne veux pas encore le savoir. Trop de choses m'intéressent. Je diffère le plus que je peux le moment où il me faudra choisir et ne plus faire que cela.

— Est-ce aussi la crainte de te fixer qui te fait différer tes fiançailles ? »

Je haussai les épaules sans répondre. Elle insista :

« Alors, qu'est-ce que vous attendez pour vous fiancer ? Pourquoi est-ce que vous ne vous fianciez pas tout de suite ?

— Mais pourquoi nous fiancerions-nous ? Ne nous suffit-il pas de savoir que nous

- [click The Stench of Honolulu: A Tropical Adventure book](#)
- [Whiplash River pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Neurogastronomy: How the Brain Creates Flavor and Why it Matters for free](#)
- [The Pagan Book of Days: A Guide to the Festivals, Traditions, and Sacred Days of the Year here](#)
- [read The Spatial Turn: Interdisciplinary Perspectives \(Routledge Studies in Human Geography\)](#)
- [Seve: Golf's Flawed Genius: The Updated Definitive Biography pdf, azw \(kindle\)](#)

- <http://ramazotti.ru/library/Essays-That-Will-Get-You-into-Medical-School.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/SNOG-Healthy-Treats-Cookbook.pdf>
- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/Neurogastronomy--How-the-Brain-Creates-Flavor-and-Why-it-Matters.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/Understanding-Foreign-Policy-Decision-Making.pdf>
- <http://junkrobots.com/ebooks/The-Spatial-Turn--Interdisciplinary-Perspectives--Routledge-Studies-in-Human-Geography-.pdf>
- <http://monkeybubblemedia.com/lib/Seve--Golf-s-Flawed-Genius--The-Updated-Definitive-Biography.pdf>